HAL
open science

Vision Suisse de la Bretagne chez Cambry.

Jean-André Le Gall

To cite this version:

Jean-André Le Gall. Vision Suisse de la Bretagne chez Cambry.. Jacques Cambry (1749-1807). Un Breton des Lumières au service de la construction nationale., Oct 2007, Quimperlé, France. pp.124-131. hal-00459725

HAL Id: hal-00459725

https://hal.univ-brest.fr/hal-00459725v1

Submitted on 20 May 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Vision suisse de la Bretagne chez Cambry

Jean-André Le Gall*

L'idée de cette communication m'est venue quand, lors d'une relecture du *Voyage dans le Finistère* de Cambry, mon attention fut attirée par la fréquence des références faites à la Suisse où l'auteur s'était rendu durant l'été 1788, et notamment par cette apostrophe quelque peu surprenante : « Paisibles habitants des rives de Genève, de Vevai, de Tonon, de Role et de Versoix, habitants de Paris, vous que j'ai rencontrés cherchant sur l'Apennin et sur les Alpes, de grands aspects, des jouissances : fuyez ces pays fréquentés : venez errer sur nos rivages qu'aucun moderne n'a décrits, qu'aucun poète n'a chantés. Je vous promets de grands tableaux et des sensations nouvelles [1] ».

On ne saurait imaginer de meilleure transition entre les deux récits de voyages. J'entrepris donc de lire le récit du *Voyage en Suisse* [2] qui – dois-je l'avouer ? – m'avait d'abord déçu. Je dressai alors une liste exhaustive des références à la Suisse dans le *Voyage dans le Finistère*, avant de revenir au *Voyage en Suisse* et je fus surpris d'y découvrir déjà quelques allusions à la Bretagne.

---

* Maître de conférences honoraire en littérature, CRBC, UBO.

1. Jacques Cambry, *Voyage dans le Finistère*, Paris, Éditions du Cercle social, an VII (1799). Nous utiliserons l'abréviation *V.d.F.* et renverrons à l'édition de Fréminville de 1836, rééditée par Gérard Monfort, s.l., s.d. par les initiales Fr., et à celle de Dany Guillou-Beuzit, Quimper, Société archéologique du Finistère, 1999, par les initiales SAF *V.d.F.*, p. 56 (Fr.), p. 62 (SAF).
2. Jacques Cambry, *Voyage pittoresque en Suisse et en Italie* (V.p.S.), Paris, H. Jansen, an IX (1801). On notera que ce voyage, qui fut effectué cinq et six ans avant le voyage dans le Finistère, ne fut publié que deux ans après la publication de *Voyage dans le Finistère*.

Extrait de *Jacques Cambry (1749-1807), un Breton des Lumières au service de la construction nationale*, A. de Mathan (dir.), colloque de Quimperlé, 11-12 octobre 2007, Brest, CRBC-UBO, 2008.

La mission qui avait été confiée au citoyen Cambry le 26 thermidor an II (13 août 1794) consistait à dresser une sorte d'inventaire de « tous les objets précieux qui peuvent intéresser les progrès des connaissances [3] », mais dès le 27 septembre 1794, lors d'une étape morlaisienne, il fait part de son désir « d'étendre l'objet de sa mission jusqu'à ce qui peut intéresser l'agriculture, les établissements publics, les grandes routes, les fontaines, etc… [3] ».

Si le *Catalogue des objets échappés au vandalisme*, imprimé à Quimper dès juillet-août 1795, correspond à sa mission initiale, le *Voyage* rend plus précisément compte de la mission complémentaire qu'il avait sollicitée. Annoncé dans la Préface du *Catalogue,* cet ouvrage ne paraîtra que quatre ans plus tard, en 1799 à Paris, assez loin du département du Finistère. Ce retard, justifié, selon l'auteur lui-même, par les soucis de sa fonction qui ne lui laissent pas un instant de repos, ne l'empêcha pourtant pas, dès l'été suivant, de soumettre au jugement d'un auditoire choisi son *État actuel du Finistère*. Il s'agissait là d'une première version du *Voyage* rassemblant les résultats de son enquête personnelle. S'il obtint le feu vert de ses censeurs, l'entreprise ne semble pas avoir suscité tout l'intérêt qu'il en escomptait. L'œuvre ne parut donc pas.

Le *Voyage*, publié trois ans plus tard, présente outre une mise en forme objective des résultats de son enquête, toute une série de mesures à prendre pour améliorer l'état du département, mais il comporte aussi un certain nombre de développements plus travaillés, plus littéraires, qui révèlent une curiosité nouvelle de celtomane.

Étrangement l'auteur y apparaît quelquefois en contradiction avec lui-même : comment en effet s'y montrer l'adversaire implacable d'un clergé, professeur d'ignorance, et célébrer les « idées sublimes » du druidisme ? Comment condamner toute survivance d'Ancien Régime en Bretagne et valoriser dans le même temps la vétusté vénérable des monuments druidiques ? Comment enfin s'emporter contre le breton, langue qui constitue un obstacle à la circulation des idées nouvelles, et faire l'éloge de la langue des Celtes dont elle est issue ?

À la juxtaposition de ces deux curiosités contradictoires correspondent deux styles d'écriture significatifs : à la sécheresse d'un style qu'on pourrait qualifier d'administratif s'opposent des passages où la rigueur se relâche, où la phrase s'amplifie et libère une forme du lyrisme non dénuée d'enthousiasme. C'est curieusement dans ces passages que l'on trouve ces références à la Suisse dont la fréquence ne saurait être fortuite. Aussi est-ce

3. Cité par Dany GUILLOU-BEUZIT, *Voyage dans le Finistère*, *op. cit.*, Introduction p. XXXIII.

à cette seconde inspiration que je me suis intéressé car c'est là que l'écrivain Cambry perce derrière le missionné officiel.

Cambry avait quelques années auparavant effectué une sorte de pèlerinage au pays de Jean-Jacques Rousseau (mort en 1778), mais aussi de Julie et de Saint-Preux, avec en guise de guide touristique *La Nouvelle Héloïse* et certains chapitres des *Rêveries d'un promeneur solitaire.* Il y avait donc fort à penser que ce furent la Suisse et Jean-Jacques Rousseau qui avaient, en partie du moins, formé la curiosité du voltairien Cambry et, par conséquent, influencé ses nombreuses descriptions de paysages tant en Suisse qu'en Bretagne.

Après avoir étudié ce qui a pu rapprocher certains paysages suisses de ceux de l'ouest armoricain, j'aborderai les conséquences d'une telle démarche, avant de m'interroger sur les raisons de cette vision – ou imagination – suisse du Finistère, pour ne pas dire de cette « suissification » de la Bretagne.

Jean-Jacques Rousseau fut sans doute un des premiers à s'intéresser à l'homme plongé dans son milieu naturel, pour en étudier le comportement. C'est de sa Suisse natale qu'il s'inspira prioritairement pour cela. Et c'est en décrivant ses paysages grandioses qu'il séduisit bien des futurs voyageurs. Pour ce faire, il dut mettre au point une technique innovante de description dont saura s'inspirer Cambry. Il était inévitable que, dans cette entreprise, l'écrivain entrât en concurrence avec le dessinateur ou le peintre dont, à plusieurs reprises, il regrette l'absence à ses côtés : « J'ai regretté cent fois que la participation française ne m'ait pas permis de conduire un dessinateur sur les différents points de vue qui m'ont frappé ; j'aurais aimé donner au pays pittoresque que je viens de parcourir (celui de Quimperlé) la réputation qu'il mérite aux yeux des amateurs de la nature : je connais cent morceaux du Finistère dont le peintre le plus opulent aurait embelli ses cartons[4] ». C'est oublier que le dessinateur ou le peintre sont prisonniers, eux aussi, de leur art, qu'ils ne peuvent que figer ce qu'ils voient sur la surface de leurs cartons ou de leurs toiles.

Pour Cambry, le choix d'un paysage ne vaut plus par sa seule beauté visuelle, il faut aussi qu'il soit efficace, en d'autres termes que par les sensations qu'il suscite, il provoque émotions et sentiments, et déclenche l'imagination. Ainsi à l'île de Batz, il se déclare fasciné par le paysage : « Tous ces objets nous pressent en masse ; il en résulte une émotion indéfinissable, que je n'éprouvai que sur les rives de la mer, ou près des

4. Jacques CAMBRY, *Catalogue des objets échappés au vandalisme dans le Finistère*, Quimper, Derrien, an III (1795). Nous avons utilisé la réédition de J. TRÉVÉDY, Rennes, H. Caillère, 1889, p. 238.

sommets du Mont Blanc, au col de Balde ou sur l'Albis, dans les montagnes de la Suisse[5] ».

Pour tenter d'exprimer ce qu'il ressent, il lui faut enrichir au maximum les sensations en y intégrant, outre la vue, tout ce qui dans la nature vient s'ajouter à ce qu'il voit : les changements d'éclairage au gré des caprices du soleil et des nuages, les bruits, les odeurs et toute une atmosphère que le peintre ne peut que suggérer. Or c'est la Suisse et sa topographie très accidentée qui vont en quelque sorte imposer les innovations principales : la taille des sommets et l'immensité du décor exigent, pour une vue d'ensemble, que l'on prenne à la fois un certain recul et une certaine hauteur. D'où le goût de Cambry pour les terrasses s'ouvrant sur des vallées et des lacs, comme une loge sur l'avant-scène d'un théâtre. C'est ainsi que l'île de Batz lui offrit « un théâtre sublime » : « Quel spectacle ! Quelle variété ! » et de citer « les flots, … (les) monts lointains, (les) caps, (les) promontoires » auxquels s'ajoutent le bruit des vagues, l'air, « l'étrange cri des oiseaux[6] ».

Aux sources de l'Arveron, en Suisse, ce qu'il avait vu était, de son propre aveu, « mieux qu'un paysage, un spectacle[7] » et un beau spectacle, puisque « tout s'enrichit auprès de la beauté[8] ».

Dans le Finistère, faute de points de vue naturels assez élevés, il innovera, ayant recours aux clochers des communes comme à Crozon ou à Scaër : « Les terres qui l'entourent s'élèvent en amphithéâtre et forment une *chaîne de montagnes* : l'horizon se termine en nord par les montagnes Noires ; la montagne de Sainte Barbe à l'est se confond avec les nuages, plutôt par la distance que par son élévation[9] ». La nature en effet est un spectacle dont l'observateur est le metteur en scène : non seulement il choisit ses points de vue, mais il se déplace pour les faire évoluer, varier. L'observateur doit être aussi un promeneur : « Si vous voulez bien voir, dit-on, ne vous pressez pas : cette sentence […] n'est pas faite pour moi : quand j'ai du temps pour observer, je m'endors ; en voyage je suis actif par paresse[10] ». La méthode présente d'incontestables avantages : « Tout à coup la nature change de couleur et de forme ; des nuages se fendent, un soleil éclatant teint d'or et de pourpre, une multitude de prairies et de coteaux brisés, semblables à

5. *V.d.F.*, p. 59 (Fr.), p. 65 (SAF).
6. *Ibid.*, p. 59 (Fr.), p. 65 (SAF).
7. *V.p.S.*, p. 55.
8. *Ibid.*, p. 28.
9. *V.d.F.*, p. 398 (Fr.), p. 423 (SAF). C'est nous qui soulignons.
10. *V.p.S.*, p. 264.

ceux qu'on voit au pied du mont Olympe ou qu'on suppose dans l'Élysée[11] ».

Le recul, la distance, combinés aux déplacements de l'observateur lui permettent de varier les angles de vue de façon à faire apparaître et disparaître de nombreux détails du paysage et, notamment pour Cambry, certaines traces de modernité, c'est-à-dire de faire apparaître ce qu'il lui plaît de voir, et disparaître ce qui ne lui plaît pas. Ainsi un des charmes de Maglan, en Suisse, est que ce site permet à Cambry de prendre ses distances, d'être « loin de », « loin des inquiétudes, des embarras, de l'ennui du monde[12] ». C'est ainsi que le promeneur Cambry se transforme volontiers, comme Rousseau, en promeneur solitaire.

La Suisse est par excellence le pays des lacs, des rivières, des torrents et des cascades. Dans son œuvre, Rousseau s'est montré particulièrement sensible à l'eau sous toutes ses formes, au point que les psychanalystes ont cru pouvoir interpréter cette quasi-obsession comme l'expression d'un désir inconscient de régression maternelle. Cambry, qui fut un temps marin et qui perdit sa mère peu avant son voyage en Suisse, ne pouvait donc rester indifférent à l'élément liquide.

Il aime cependant l'eau moins pour ce qu'elle est que pour les spectacles variés qu'elle procure, il l'apprécie aussi pour les divers bruits qu'elle produit. La nature bretonne n'a pas les reliefs qui permettent tous les jeux d'eau que l'on rencontre en Suisse. Est-ce donc à titre de compensation qu'il déplore fréquemment à Morlaix, Roscoff, Lesneven, Châteaulin, Pont-Croix ou Concarneau, l'absence ou l'insuffisance des fontaines publiques, « établissements […] qui rendent la vie douce, agréable [aux] habitants[13] » ?

Que le Bretagne n'offre pas de lacs qui puissent rivaliser en étendue avec ceux de la Suisse n'empêche pas Cambry d'être victime d'une sorte d'illusion maritime sur la route de Fribourg à Berne quand, dit-il, « la rivière prend la forme d'une presqu'île[14] ». Les lacs bretons n'ont pas d'île comme celui de Brienne, mais si une presqu'île peut apparaître sur une rivière suisse, la mer près des côtes finistériennes, comme à Douarnenez, peut très bien se confondre avec un lac : « Cette commune n'a de remarquable que sa position sur un des plus beaux lacs, une des plus belles nappes d'eau de l'Europe[15] ». Il y revient dès la page suivante : « Rien de plus grand, de

11. *Ibid.*, p. 297.
12. *Ibid.*, p. 40.
13. *Ibid.*, p. 6.
14. *Ibid.*, p. 115.
15. *V.d.F.*, p. 298 (Fr.), p. 320 (SAF).

plus beau que la baie au fond de laquelle elle (la ville de Douarnenez) se situe[16] ».

Si la mer peut créer l'illusion lacustre, en quelques endroits de la côte bretonne, il est par contre surprenant de voir Cambry comparer l'Ellé et l'Isole au « tranquille Aar » et au « Rhône fougueux », si toutefois, précise-t-il, « il est permis de comparer de grands fleuves à des ruisseaux[17] ». La formule mérite qu'on s'y arrête : il ne s'agit pas de rabaisser deux fleuves aux proportions de modestes ruisseaux, ce sont les deux « ruisseaux » de Quimperlé qui bénéficient d'une sorte de promotion fluviale et... suisse ! D'ailleurs l'auteur a jugé utile – sinon nécessaire – de justifier son propos : « J'ai descendu vingt fois l'Ellé, toujours avec des sensations nouvelles. Sur les lacs que j'ai parcouru, dans les rivières au cours desquelles j'aimais toujours m'abandonner, j'ai sans doute éprouvé des émotions plus vives, mais jamais de plus douces, de plus sentimentales, de plus heureuses[18] ». Ainsi ce qui aurait pu passer pour un handicap face à la référence suisse, devient un avantage, voire un privilège. Un paysage vaut moins pour ce qu'il est objectivement que pour les sensations, les émotions, les sentiments qu'il peut procurer.

Si ces mirages aquatiques ont, d'une certaine façon, leur justification, le sacre montagnard de la Bretagne est, par contre, a priori plus surprenant. En observateur lucide, Cambry note que « les plus hautes montagnes de cette extrémité du monde sont à peine du quatrième ordre quant à l'élévation[19] ». Pourquoi, dans ce cas, s'obstine-t-il à les appeler montagnes ? Ainsi Morlaix « s'élève sur les flancs de deux montagnes[20] », « au bourg de Crozon commence une *chaîne de montagnes de trente trois lieues de longueur*, elle reçoit les différents noms de Menez Hom, de montagnes Noires, de Menez Arès » (cette dernière appellation ayant paru sans doute plus exotique et plus martiale que celle plus banale de monts d'Arrée)[21].

À Quimper « le pays est rempli de montagnes (*sic*) : celles qu'on nomme montagnes Noires (Cambry ne connaît manifestement pas le nom breton de Menez Du) sont les plus considérables, elles forment un rideau de *la longueur de trente cinq lieues* ; les montagnes d'Arès ont

16. *Ibid.*, p. 299 (Fr.), p. 321 (SAF).
17. *Ibid.*, p. 361 (Fr.), p. 389 (SAF).
18. *Ibid.*, p. 362 (Fr.), p. 390 (SAF).
19. *Ibid.*, p. 2 (Fr.), p. 6 (SAF).
20. *Ibid.*, p. 2 (Fr.), p. 6 (SAF).
21. *Ibid.*, p. 277 (Fr.), p. 295 (SAF). C'est nous qui soulignons.

neuf lieues de longueur[22]». Le mont Saint-Michel de Brasparts ne pouvait échapper à cet inventaire : « En approchant de cette chapelle (Saint-Michel) la terre se dépouille d'arbres et de buissons, comme au sommet du Saint-Gothard, du mont Cenis, comme au sommet des hautes Alpes : elle n'est plus couverte que de bruyères et de rochers brisés par les orages, ou décomposés par les temps. Tout prend un caractère sauvage, un air de mort ; c'est l'aspect d'un vaste désert, dont rien n'égale ou ne varie la longue et fatigante uniformité[23]». Arrivé au sommet, Cambry relativise quelque peu ses premières impressions : « Les espaces qui se déploient sous vos yeux sont grands, sans avoir l'étendue de ceux que l'Etna, le Vésuve, l'Albis, le col de Balme etc… vous présentent[24]».

Ce recours quasi constant au terme montagne ne s'explique pas seulement par une sorte de contamination suisse de sa vision du Finistère. À propos de la presqu'île de Crozon, il écrit : « C'est un débris, une des ruines du vieux monde : toute la côte est mangée par le mer[25]». Il évoque cette mer « vorace » à propos du Cap Sizun. À Pont-Croix, il signale : « Au milieu de toutes ces terres, je vois des masses de granite, débris de montagnes élevées que le temps a fait disparaître[26]».

L'Armorique est un territoire très ancien, victime à la fois des attaques de la mer et de l'usure des temps : « La mer depuis longtemps possède ces contrées : ces bancs de coquillages, de pétrifications (fossiles ?) ; ces pierres calcaires, ces débris d'animaux qu'on trouve jusque sur les montagnes secondaires de la Suisse, ne se trouvent point dans l'intérieur de la Bretagne[27]». Ainsi parler de montagne en Bretagne, c'est lui reconnaître son antiquité, en célébrant ce qu'elle a été à travers ce qu'elle est devenue, en un mot lui restituer sa dignité de très vieux pays.

Il me reste à justifier très brièvement la démarche de notre auteur et à en évoquer les conséquences bretonnes. On a souvent dit que le XVIIIe siècle avait eu la passion des origines. Nous avons vu que l'antiquité de la Bretagne et la distance adoptée par l'observateur Cambry lui ont permis de créer une sorte d'illusion primitiviste : celle de s'imaginer le contemporain de l'âge d'or mythologique ou du paradis terrestre qu'il crut découvrir par exemple sur la côte sud de la presqu'île de Daoulas ou dans cette Arcadie finistérienne que fut pour lui son pays de Quimperlé. Pour le celtomane

22. *Ibid.*, p. 339 (Fr.), p. 360 (SAF). C'est nous qui soulignons.
23. *Ibid.*, p. 132 (Fr.), p. 135 (SAF).
24. *Ibid.*, p. 133 (Fr.), p. 136 (SAF).
25. *Ibid.*, p. 270 (Fr.), p. 284 (SAF).
26. *Ibid.*, p. 310 (Fr.), p. 330 (SAF).
27. *Ibid.*, p. 310 (Fr.), p. 330 (SAF).

qu'il était devenu, ces temps primitifs se confondirent avec l'époque où la Bretagne était celtique, substituant à l'illusion primitiviste une illusion celtique.

Cette démarche lui permit de célébrer le paganisme antique au détriment du christianisme et les druides aux dépens du clergé catholique. Pour ce faire, il ne minimisa pas seulement l'importance du christianisme : s'il dut admettre la victoire des Romains de César, il nia que l'occupation ait pu avoir une grande influence sur nos lointains ancêtres. En contestant cette romanisation de la Bretagne, Cambry peut alors apparaître comme un précurseur du courant bretoniste qui traversa tout le XIXe siècle jusqu'au début du XXe siècle.

S'il peut paraître normal qu'un Breton voyageant en Suisse fasse parfois référence à sa Bretagne d'origine, il est plus surprenant que, décrivant cette Bretagne, il se soit aussi souvent référé à la Suisse. Cette démarche lui a pourtant permis de promouvoir l'ancienne Armorique, terre élue du celtisme, n'hésitant pas à qualifier anachroniquement les mégalithes de pierres druidiques…

P. S. :

Des questions m'ayant été posées sur le sens du mot montagne fort utilisé en Bretagne pour désigner des hauteurs plutôt modestes (Quimper ne fut-il pas rebaptisé par la première république Montagne-sur-Odet ?), j'ai consulté les dictionnaires.

Ni Godefroy ni Huguet dans leurs dictionnaires du XVIe siècle ne mentionnent le substantif montagne pourtant dérivé au XIIe siècle de l'adjectif *montanea* du latin populaire, et substantivé au féminin, sans doute pour éviter la confusion entre *mont*, dérivée de *montem* (la montagne) et *mont*, dérivé de *mundum* (le monde). Huguet cite d'autres adjectifs comme montagneux, Godefroy mentionne quant à lui les substantifs *montagnette*, *montaignette* ou *montaingnette* dont le suffixe diminutif indique qu'ils désignent une petite montagne, d'où l'on peut déduire que l'absence de diminutif suggérait des hauteurs plus importantes.

Dans *L'Encyclopédie* de Diderot, à l'article montagne, on peut lire : « C'est ainsi qu'on nomme de grandes masses ou inégalités de la terre qui rendent sa surface raboteuse ». Se plaçant d'un point de vue physique, l'auteur distingue des montagnes primitives et des montagnes récentes, avant de s'attarder sur les premières : « (Ce) sont celles qui paraissent avoir été créées en même temps que la terre à laquelle elles servent d'appui. Leur élévation surpasse infiniment celles des autres montagnes. Elles se distinguent par leurs *vastes chaînes* (…) et se succèdent pendant *plusieurs*

lieues[28] ». Et d'énumérer pour l'Europe : les Pyrénées, les Alpes, l'Apennin et la montagne du Tyrol.

Le massif armoricain n'est pas nommé. Je persiste donc à croire que l'emploi du mot montagne par Cambry signale l'aspect primitif au sens très ancien de ce relief dont les « chaînes » se mesurent en « lieues ».

On n'a pas manqué de m'objecter que montagne est « en français de Bretagne » la traduction du breton « menez ». Je me bornerai donc à signaler qu'à côté des *Montagnes* noires dont le point culminant est le *Menez* Hom (330 mètres), existent les *Monts* d'Arrée qui n'atteignent pas les 400 mètres au *Mont*-Saint-Michel-de-Brasparts. Or Cambry, quand il opposait « le gouvernement théocratique des druides » au simple « gouvernement des prêtres catholiques[29] » témoignait+, semble-t-il, d'un sens incontestable des nuances. Enfin si dans un contexte uniquement breton ce vocable ne m'aurait pas surpris, je n'arrive pas à le trouver « innocent » quand il est rapproché, comparé voire opposé aux sommets plus impressionnants de la Suisse…

28. C'est nous qui soulignons.
29. *V.d.F.*, p. 92-93 (Fr.), p. 97-98 (SAF).